

LA PAROLE OBLIQUE. MERLEAU-PONTY ET LES ENJEUX D'UNE ÉTHIQUE DE L'INDIRECT

Emmanuel Alloa

Universität Basel

1. Introduction

« Nous devons écarter toute *explication* et ne mettre à sa place qu'une description. » La phrase est de Wittgenstein,¹ mais elle pourrait tout aussi bien venir de Husserl. Cette conversion radicale du regard exigée par la phénoménologie consiste avant tout – et en ceci, elle ne se distingue guère de l'entreprise wittgensteinienne – en une transformation radicale de la pratique philosophique. La déduction doit faire place à la description, l'exégèse à une restitution rigoureuse de ce qui apparaît. On connaît l'insistance de Husserl, répétant inlassablement que la théorie doit « commencer d'en bas » pour accéder ainsi réellement à une « philosophie voyante ». ² Husserl souligne ainsi en 1907, dans *L'idée de la phénoménologie* qu'une « vision ne se laisse pas démontrer; l'aveugle qui veut devenir voyant ne le deviendra pas à force de démonstrations scientifiques, les théories physiques et physiologiques ne fournissent pas l'intuition claire du sens de la couleur tel que la possède le voyant ». ³ Il s'agit

¹ Wittgenstein, Ludwig, *Philosophische Untersuchungen*. Frankfurt/M, 1984, §109 (éd. fr. ; *Recherches philosophiques*, trad. F. Dastur/M. Elie/J.-L. Gautero/D. Janicaud/E. Rigal. Paris ; Gallimard, 2004, p. 84).

² Husserl, Edmund, *Ding und Raum. Vorlesungen 1907*, Hua XVI, éd. U. Claesges. La Haye ; Nijhoff 1973, p. 7 (éd. fr. ; *Chose et espace. Leçons de 1907*, trad. J.-F. Lavigne. Paris ; PUF, 1989, p. 28).

³ Husserl, Edmund, *Die Idee der Phänomenologie*, Hua II, éd. W. Biemel, 2^e éd. La Haye Nijhoff, 1976, p. 6 (éd. fr. ; *L'idée de la phénoménologie. Cinq leçons*, trad. A. Lowit. Paris ; PUF, 1970, pp. 88sq.). Nous traduisons, ce passage de l'introduction n'ayant pas été repris dans l'édition française.

dès lors de s'assurer à nouveau de ce qui nous est toujours déjà donné mais qui manque d'évidence, d'amener les phénomènes à l'expression dans une *phénoménologie* descriptive, mettant entre parenthèses la question du statut de réalité.

À grands traits, voilà le programme husserlien. Sa réalisation concrète pourtant reste, elle, encore à préciser. « Tout le secret », Husserl écrit-il simplement dans *L'idée de la phénoménologie*, « consiste à laisser la parole purement au regard de la vue ».⁴ Jusque dans la métaphore, la formule réitère l'insistance sur la *verbalisation* d'une expérience antéprédicative. Or, y a-t-il une description verbale qui ne court pas à son tour le risque d'être explicative ou encore thétique, de poser donc elle-même ce qu'il ne s'agit que d'exposer ? Comment donc ne pas tout concéder à l'explicitation a posteriori, comment éviter de rétroprojeter le sens dans un monde antéprédicatif préexistant ? La solution husserlienne consistera à se situer toujours d'emblée dans la corrélation, conçue comme gage contre la réification. Les choses apparaissantes sont toujours corrélatives d'une conscience décrite comme « point de référence implicite » (*verschwiegener Bezugspunkt*) qui, de par son caractère tacite, n'apparaît pas pour lui-même.⁵

Pour éviter l'amalgame avec le psychologisme, Husserl prendra soin de préciser que la phénoménologie ne s'attache pas à la description de contenus immanents à une conscience. « [L]es expressions parallèles et équivalentes disant quel'objet est conscient, dans la conscience, immanent à la conscience, etc. sont affectées d'une équivoque très nuisible » peut-on lire dans les *Recherches Logiques*,⁶ car une telle détermination conceptuelle solidifie ce qui ne peut être qu'en mouvement. L'« inadéquation des mots » (*Unangemessenheit der Worte*)⁷ conduit inévitablement toute description à une « réflexion objectivante ».⁸ Quel que soit l'effort du phénoménologue pour ne se donner comme unique source de connaissance que l'« intuition originaire » (*originäre Anschauung*), c'est dans la possibilité d'une thématization adéquate, pouvant rester fidèle à la phénoménalisation, que réside la difficulté. En usant de la métaphore de la dette, Husserl compare le langage philosophique à un créancier qui ne recevrait que ce qu'il a préalablement et subrepticement donné au débiteur, de façon à être certain de le recevoir en retour. Or, en phénoménologie, poursuit Husserl, il ne saurait être question de tels « bons du Trésor ».⁹

⁴ Husserl, Edmund, *Die Idee der Phänomenologie*, éd. cit., p. 62.

⁵ Husserl, Edmund, *Logische Untersuchungen*, vol. II/1, Hua XIX/1, p. 362 (éd. fr. : *Recherches Logiques*, trad. H. Elie/A. Kelkel/R. Scherer. Paris ; PUF, 1972, tome 2, deuxième partie, p. 153).

⁶ Husserl, Edmund, *Logische Untersuchungen*, éd. cit., p. 388 (trad. fr. p. 177).

⁷ *Ibid.*, p. 382, n. 2 (trad. fr. p. 171, n. 1).

⁸ *Ibid.*, p. 391 (trad. fr. p. 180).

⁹ Husserl, Edmund, *Die Idee der Phänomenologie*, éd. cit., p. 62 (trad. fr. p. 88).

Mais qu'est-ce alors une parole qui ne part pas d'elle-même, mais des choses ? Qu'est-ce une parole qui ne préjuge pas du résultat, mais se modèle sur ce qu'elle trouve ? Tout en exigeant de la description phénoménologique de ne pas quitter le sol des évidences linguistiques quotidiennes, Husserl ne manque pas de souligner que cette quotidienneté constitue bien le talon d'Achille de toute phénoménologie ;

Quand ce n'est pas l'intérêt phénoménologique, mais l'intérêt naïvement objectif qui domine, quand nous vivons dans les actes intentionnels au lieu de réfléchir sur eux, alors, tout cela s'explique naturellement d'une manière simple, claire et sans détours. [...] Mais quand c'est l'intérêt phénoménologique qui est déterminant, nous nous heurtons à la difficulté d'avoir à décrire des rapports phénoménologiques [...] au moyen d'expressions qui ont été modelées sur la sphère de l'intérêt normal, sur les objectivités qui apparaissent.¹⁰

Comment parler dès lors, si tout discours inévitablement réifie, qu'il est toujours immanquablement inadéquat ? Faut-il renoncer à la verbalisation, si toute parole correspond déjà d'emblée à un *logos ti kata tinou*, à un « dire quelque chose de quelque chose » ?

2. Tentations hésychastes

Si la parole permet l'objectivation de l'évanescence, elle en est aussi une inévitable hypostase. À plusieurs reprises, Husserl thématise le caractère impropre intrinsèque à la parole qui souvent, au lieu de déclore le phénomène, lui fait écran. Avec les mots de Husserl ;

Ne devons-nous pas mettre hors circuit cela aussi et nous replier sur le donné véridique, le maintenant absolu et toujours nouveau ? Toute parole arriverait alors à son terme.¹¹

En dernière instance, l'idéal de la parole coïncidente ne peut être atteint que dans le silence. Dans les conférences sur *L'idée de la phénoménologie*, Husserl concède que les apories de la description finissent par le conduire dans les parages du « langage des mystiques ». ¹² Ne reste alors qu'une parole montrante, un simple geste *déictique*, une monstration à l'état pur qui n'est pas sans rappeler la fin du *Tractatus* wittgensteinien. La parole phénoménologique

¹⁰ Husserl, Edmund, *Logische Untersuchungen*, éd. cit., p. 48 (trad. fr. *Recherches Logiques*, tome 2, première partie, p. 48).

¹¹ Husserl, Edmund, *Zur Phänomenologie des inneren Zeitbewusstseins (1893-1917)*, Hua X. La Haye ; Nijhoff 1969, p. 342 (éd. fr. ; *Sur la phénoménologie de la conscience intime du temps*, trad. J.-F. Pestureau. Grenoble ; Millon, 2003, pp. 218sq., traduction modifiée)

¹² Husserl, Edmund, *Die Idee der Phänomenologie*, éd. cit., p. 62 (trad. fr. p. 88).

se résumerait alors à un simple impératif de la monstration. Pour le dire avec Husserl lui-même ; « On ne peut rien dire de plus que ; Regarde ! ». ¹³

La perspective d'un tel silence radical n'est pas seulement évoqué par Husserl, mais également par celui qui en prolongera l'héritage en France ; Maurice Merleau-Ponty. « Le philosophe parle » note Merleau-Ponty « mais cette parole est encore une faiblesse en lui, une faiblesse inexplicable ; il devrait se taire, coïncider en silence et retrouver dans l'Être une philosophie déjà toute faite ». ¹⁴ Par une telle confession, ramenant la phénoménologie dans les parages des moines hésychastes, Husserl n'a cependant pas encore dit son dernier mot. Après avoir constaté qu'on « ne peut rien dire de plus que ; Regarde ! », ¹⁵ Husserl reprend, dans un acte qui ressemble bien à une contradiction performative, ses analyses, comme s'il s'agissait encore de montrer que le silence absolu ne peut servir en philosophie, au mieux, que de limite. Chez Merleau-Ponty aussi, la coïncidence dans le silence apparaît un instant comme une alternative envisagée, mais pour être, peu après, démasquée comme position intenable. Car en effet, l'idée de retrouver dans le silence « une philosophie déjà faite » contredit profondément tout le mouvement de pensée merleau-pontien.

Il n'y a nulle part, dit Merleau-Ponty, une *philosophie toute faite*, ni dans l'écriture ni dans la parole parlée et encore moins dans le silence. Loin d'être une fuite du monde vers un quiétisme primordial ou encore une coïncidence silencieuse avec l'Être, la philosophie consiste dans « l'effort absurde », ¹⁶ car condamné à recommencer sans cesse, de décrire « l'apparaître de quelque chose là, où avant il n'y avait rien ou autre chose ». ¹⁷ La tâche descriptive, transmise par la phénoménologie husserlienne statique (ou pré-génétique), se déplace ainsi et une phrase des *Méditations cartésiennes* accède alors au statut d'une nouvelle maxime ; c'est « l'expérience pure et, pour ainsi dire, muette encore, qu'il s'agit d'amener à l'expression pure de son propre sens ». ¹⁸ Car si l'expérience est réellement encore « muette » et que le monde sensible est peuplé de

¹³ Edmund Husserl, *Zur Phänomenologie des inneren Zeitbewusstseins*, éd. cit., p. 342. On ne peut que se rappeler ici de l'injonction wittgensteinienne ; *Denk nicht, sondern schau!* – « Ne pense pas, regarde plutôt. » (Wittgenstein, *Logische Untersuchungen*, §66; trad. fr. p. 64). Pour une thématization approfondie de l'enjeu de la description chez Husserl, on se rapportera à Orth, Ernst Wolfgang, « Beschreibung in der Phänomenologie Edmund Husserls », in *Perspektive und Probleme der Husserlschen Phänomenologie*, Phänomenologische Forschung 24/25 (1991). Freiburg-Munich ; Alber, pp. 8-45.

¹⁴ Merleau-Ponty, M., *Le Visible et l'Invisible*, suivi de notes de travail, texte établi par C. Lefort accompagné d'un avertissement et d'une postface. Paris ; Gallimard, 1964, p. 164.

¹⁵ Husserl, Edmund, *Zur Phänomenologie des inneren Zeitbewusstseins*, éd. cit., p. 342.

¹⁶ Merleau-Ponty, M., *Le Visible et l'Invisible*, éd. cit., p. 166.

¹⁷ *Ibid.*, p. 168.

¹⁸ Husserl, Edmund, *Cartesianische Meditationen*, Hua I. La Haye ; Nijhoff, 1973, p. 77 (éd. fr. ; *Méditations cartésiennes*, trad. G. Pfeiffer/E. Lévinas. Paris ; Colin, 1931, p. 33).

choses qui « ne parlent pas » encore,¹⁹ en quoi consiste alors l'expression de leur *propre* sens ? Entre un langage de substitution qui, comme chez Francis Ponge, parlerait *au nom des choses* et un silence catégorique qui exhibe l'ineffabilité de principe du monde, a-t-il réellement une alternative philosophique ? Voilà sans doute le paradoxe de toute expression ; si l'exprimable ne reçoit son sens que dans et par l'acte expressif, l'expression n'aurait elle-même aucun précédent ; il s'agirait d'un événement expressif pur sans contenu exprimé. Si l'expérience est au contraire déjà éloquente, toute expression ne serait alors que la réitération d'un contenu identique, déjà inclus dans le phénomène.²⁰

En explorant une troisième voie qui évite ces apories, Merleau-Ponty rencontre le phénomène littéraire du langage indirect et en tire le concept d'une « ontologie » et, plus généralement, d'une « philosophie indirecte ». ²¹ Dans la critique d'une tradition qui « prend toujours pour modèle de la parole l'énoncé ou l'indicatif », ²² Merleau-Ponty vise à déplacer la dominance de l'explicitation et du Dire en direction d'un « faire-parler ». Une fois de plus, certains phénomènes linguistiques, analysés dans ce que les commentateurs ont pris l'habitude d'appeler la phase intermédiaire, fourniront l'accès au tournant ontologique de la dernière période. Dans ce qui suit, il s'agira d'analyser la constitution de cette dernière philosophie à l'aune des descriptions linguistiques, pour en dégager, à son horizon, l'ambition éthique.

3. *Oratio recta et oratio obliqua*

Avant même de devenir un motif philosophique, le discours indirect est une structure grammaticale formalisable, que la rhétorique connaît également sous le nom de l'*oratio obliqua*. Quand l'intuition immédiate fait défaut (qu'il s'agisse d'une chose, d'un fait ou encore d'un événement) et qu'un sujet ne peut donc en prendre connaissance ni par l'intuition sensible ni par la déduction rationnelle, bref, qu'il ne pourra y accéder *par ses propres moyens*, il devra s'en remettre à la parole d'autrui. Dans cette connaissance de « seconde main », ²³ la ligne de partage entre le direct et l'indirect est sensible dans la nuance qui sépare les deux phrases suivantes « Il semble que Paul est malade » et « Il paraît que Paul est malade ». Les propos rapportés quitteront le statut d'une simple

¹⁹ Merleau-Ponty, M., *Le Visible et l'Invisible*, éd. cit., p. 167.

²⁰ Waldenfels, Bernhard, « Le paradoxe de l'expression chez Merleau-Ponty », in Merleau-Ponty, M., *Notes de Cours sur L'origine de la géométrie de Husserl*, suivi de *Recherches sur la phénoménologie de Merleau-Ponty*, sous la direction de R. Barbaras. Paris ; PUF, 1998, pp. 331-348.

²¹ Cf. la première évocation dans « Le langage indirect et les voix du silence » (1952), in *Signes*. Paris ; Gallimard, 1960, pp. 63-135.

²² Merleau-Ponty, M., *La prose du monde*, éd. C. Lefort. Paris ;, Galimard, 1969, p. 200.

²³ Cf. Compagnon, Antoine, *La Seconde main ou le travail de la citation*. Paris ; Seuil, 1979.

rumeur aussitôt qu'ils pourront être référés à un sujet faisant autorité, désormais garant de leur teneur. Tandis que dans le cas d'une citation directe (*oratio recta*), l'autonomie –et donc la responsabilité– du propos sera identifiée par des guillemets (du nom de l'imprimeur Guillaume qui les inventa au XVI^e siècle), l'«*oratio obliqua*» connaît d'autres marqueurs spécifiques, permettant de séparer le locuteur premier et second et de décontextualiser l'énoncé. Ainsi, le discours indirect est notamment caractérisé par une modification au cours de laquelle le pronom personnels (je, tu, il, elle) et les adverbes déictiques (ici, aujourd'hui, maintenant) sont remplacés par des déterminations dont le sens est indépendant du contexte concret.

Chaque langue possède en outre des marqueurs spécifiques pour indiquer le passage du discours direct au discours indirect. Dans les langues latines telles que le français ou le portugais, la proposition subordonnée est introduite par une conjonction (en français, le «*que*» introduit une phrase déclarative, le «*si*» une phrase interrogative et le «*de*» une phrase impérative), en anglais, le déplacement est indiqué par un changement du temps du verbe subordonné et en allemand par un changement du mode du verbe subordonné (l'indicatif sera remplacé par le subjonctif). En connaissance de quelques règles basiques, une phrase indirecte pourra être reconduite en mode direct, (un exercice particulièrement apprécié par les enseignants de langues étrangères). Le passage de l'*oratio recta* à l'*obliqua* ne toucherait alors qu'à la forme du discours, mais non à son contenu.

On peut toutefois émettre quelques doutes quant à cette certitude, lorsque l'on se demande quelle a pu bien être la version originale de la phrase suivante ;

Edipe disait que sa mère était belle

À première vue, tout porte à croire que la phrase originale correspondait à peu près à «*Ma mère est belle*». Un minimum de familiarité avec la biographie du personnage laisse supposer pourtant qu'une autre phrase fut prononcée ; «*Jocaste est belle*», «*Cette femme est belle*» ou encore «*La mère de mes enfants est belle*». Selon l'interprétation de la phrase d'origine («*Edipe disait que sa mère était belle*»), l'identification du sujet du discours rapporté sera attribuée ou bien au locuteur initial ou bien à celui qui en rapporte les propos. Dans le premier cas, la rhétorique parle d'un discours *de dicto*, dans le second d'un discours *de re*.²⁴ Mikhaïl Bakhtine y voyait la preuve que le processus d'indirectisation est irréversible. D'autres se sont au contraire saisis de ce mécanisme linguistique pour expliquer la différence entre «*utilisation*» et «*mention*». De même qu'on saisit immédiatement la différence entre la proposition «*J'ai mal au pied*» et la proposition «*Le mot "pied" est constitué de quatre lettres*», il s'agirait alors de comprendre le discours indirect comme une proposition qui se contente de *mentionner* ou de *relater* un élément langagier. Simplement relatée,

²⁴ Cf. Coulmas, Florian, *Direct and Indirect Speech*. Berlin ; De Gruyter, 1986, p. 3sqq.

la parole d'autrui ne serait alors ni affirmée ni infirmée, le locuteur se réservant la possibilité de s'approprier la proposition et de l'*utiliser* comme sienne.

Dans *Quand dire c'est faire*, Austin explique en effet que les actes de langage perdent leur fonction communicative – leur « force illocutionnaire » – quand ils se voient répétés (citées et récités) par un autre. Sous l'effet d'un tel « changement de scène » (*sea-change*), les actes de langage font les frais d'une véritable « étiolement » (*etiolation*).²⁵ Tout comme la plante, perdant de sa vitalité quand la sève est ponctionnée, l'acte de langage se voit dépossédé de sa force performative dans sa reprise par autrui. Rapporté par un autre, l'acte de promesse n'est précisément plus une promesse, mais un simple récit. On peut alors évoquer avec Merleau-Ponty un déplacement de la *parole parlante* à la *parole parlée*, ou encore, avec Benveniste, la transformation de *phrases locutives* en phrases *délocutives*.²⁶

À reformuler ainsi la question, celle-ci se voit certes déplacée, mais non résolue. Car dans ce retour de la parole sous sa forme neutralisée, la dichotomie entre celui qui parle et celui qui garde le silence reste intacte et la souveraineté de l'acte de parole inentamée. L'autorité de celui qui décide du statut de vérité de l'énonciation se joue entre locuteur premier et locuteur second, mais leur identité réciproque elle-même n'est jamais remise en question. Par-delà le discours direct et discours indirect et par-delà l'univocité de ses locuteurs, il y a toutefois une troisième forme de discours sur laquelle les linguistes se sont penchés depuis la fin du XIX^e siècle.

4. Le discours indirect libre ; Bakhtine et la linguistique

L'opposition entre *parole parlante* et *parole parlée*, introduite pour caractériser le geste créateur est relativisée par Merleau-Ponty quand celui-ci en vient à décrire la scène dialogique partagée.²⁷ *Stricto sensu*, on ne peut plus distinguer en droit l'énoncé proféré par autrui de l'acte d'énonciation qui y répond, tant les voix s'enchevêtrent dans le dialogue et tant les positions se multiplient, jusqu'à rendre méconnaissable à qui revient chaque propos ;

quand je parle à autrui et l'écoute, ce que j'entends vient s'insérer dans les intervalles de ce que je dis, ma parole est recoupée latéralement par celle d'autrui, je m'entends en lui et il parle en moi, c'est ici la même chose *to speak to* et *to be spoken to*.²⁸

²⁵ Austin, John L., *How to do Things with Words* (1962). Oxford, 1975, 22 (fr. ; *Quand dire c'est faire*, trad. G. Lane. Paris ; Seuil, 1970, p. 55).

²⁶ Cf. Benveniste, Émile, « Les verbes délocutifs » (1958), in *Problèmes de linguistique générale*, vol. I. Paris ; Gallimard, 1966, pp. 277-288.

²⁷ Cf. Merleau-Ponty, M., « La perception d'autrui et le dialogue », in *La prose du monde*, éd. cit.

²⁸ Merleau-Ponty, M., *La prose du monde*, éd. cit., p. 197.

Cette idée, développée par Merleau-Ponty plutôt en marge de son œuvre, a été systématisée par Mikhaïl Bakhtine. Pour le linguiste russe, toute énonciation est toujours une polyphonie, constellée de voix d'autrui. Ce caractère polyphonique et polylogique s'illustre avec force dans une nouvelle forme expressive émergeant dans la littérature vers la fin du XIX^e siècle et dont les enjeux grammaticaux sont discutées par différents linguistes avant Bakhtine.

C'est en 1887 qu'Adolph Tobler décrit pour la première fois une forme particulière de discours rapporté qu'il définit comme « mélange particulier des discours direct et indirect; cette forme mixte empruntant au discours direct le ton et les mots et au discours indirect les temps et les personnes des verbes ». ²⁹ Cette forme de discours, décelé par Tobler dans les romans de Zola et chez d'autres modernes, trouverait ses racines dans un usage particulier de l'imparfait dont on pourrait relever la présence dès les fables de La Fontaine, voire même plus tôt.

Dans *Le Marxisme et la philosophie du langage*, Mikhaïl Bakhtine critique sévèrement la conception de Tobler faisant du discours indirect libre un mélange de formes syntactiques. Pour Bakhtine, le discours indirect libre ne relève pas de la superposition de deux formes ou encore de leur addition arithmétique, mais bien d'une certaine *direction* dans la dynamique de l'interaction entre parole en propre et parole d'autrui. ³⁰ Or, poursuit Bakhtine, il ne suffit pas, comme le suggère un autre linguiste – Eugen Lerch – d'abandonner toute distinction entre le propre et l'étranger. Par son concept de « parole-fait », Lerch avait voulu souligner que cette troisième forme ne relève plus de la parole rapportée, dans la mesure où il s'agit d'une appropriation sans condition du discours d'autrui dont la validité est acceptée comme telle. ³¹ Tandis que le discours indirect contenait encore en son sein un marqueur métalinguistique ou délocutif, l'énoncé redevient ici énonciation et, dans cette absence de distance, le propre et l'impropre se confondent. Ainsi, pour Theodor Kalepky, autre linguiste prenant au débat sur le discours indirect libre, il faut abandonner l'idée d'avoir affaire à une forme superposant des éléments du direct et de l'indirect ; le discours indirect libre produit une forme entièrement neuve, un discours

²⁹ Tobler, Adolph, "Eigentümliche Mischung direkter und indirekter Rede", in *Zeitschrift für Romanische Philologie* XI (1887), pp. 433-461. Cf. également l'article successif "Mischung indirekter und direkter Rede in der Frage" in *Zeitschrift für Romanische Philologie* 24 (1900), pp. 130-132.

³⁰ Bakhtin, Mikhaïl/ Volochinov, Valentin, *Le marxisme et la philosophie du langage* (1929), trad. M. Yaguello et préfacé par Roman Jakobson. Paris ; Minuit, 1977, chap. 11 ; « Discours indirect libre en français, allemand et russe », pp. 194-220. Roman Jakobson a pu montrer que cet ouvrage, paru en 1929 sous le nom de Volochinov, était en réalité un texte essentiellement rédigé par Bakhtine qui, pour éviter la censure, avait fait disparaître son propre nom derrière celui de son élève.

³¹ Lerch, Eugen, "Die stilistische Bedeutung des Imperfektums der Rede („style indirect libre")", in *Germanisch-Romanische Monatsschrift* 6 (1914), pp. 470-489.

«couvert» et «voilé» dont il faut percer le sens. Alors que *de dicto*, il semble que ce soit l'auteur qui parle, *de re*, ce sera le locuteur dont les propos sont rapportés. Pour Bakhtine, une telle hypothèse de voilement reste insatisfaisante, car la question n'est pas de savoir qui est le véritable auteur du discours. Il n'y a pas, écrit Bakhtine, de telle alternative ; la spécificité du discours indirect libre consiste en ceci que «le héros et l'auteur s'expriment conjointement, que dans les limites d'une seule et même construction linguistique on entend résonner les accents de deux voix différentes».³² Mais comment nommer alors cette forme, restée sans nom de baptême, si celle-ci ne procède plus d'un discours rapporté, fût-il libre?

Après s'être distancié aussi bien du concept de Tobler de la superposition que du concept d'Eugen Lerch de la «parole-fait», Bakhtine s'emploiera — face à la psychologisation croissante dans la littérature entre la fin du XIX^e et le début du XX^e — à distinguer ce qu'il nomme (selon une suggestion d'une autre linguiste) le «discours direct impropre» du discours vécu ainsi que de la parole rapportée.³³ Pour Bakhtine, le discours direct impropre repose fondamentalement sur une «*interférence* dialogique». Les deux voix qui s'interpénètrent ainsi ne sont ni dans un rapport de substitution ni dans un rapport de représentation. Elles s'influencent réciproquement et se déplacent l'une l'autre, non pas malgré mais plutôt à cause de leur résistance singulière. Cette interférence dialogique trouve dans *L'Idiot* de Dostoïevski son expression magistrale, et tout particulièrement dans la parole du prince Mychkine, dans l'instant de la plus haute lucidité, juste avant la crise d'épilepsie.

De tels exemples de parole «impropre» sont pour Bakhtine bien plus qu'une curiosité littéraire. Ils mettent au jour une dimension revenant à toute parole, fût-elle quotidienne. Autant la réitération de la parole étrangère met invariablement en crise l'autonomie de celle-ci, autant l'idée d'une parole «en propre» se révèle elle-même infondée. Toute parole commencerait dès lors toujours ailleurs qu'auprès de soi, et plus tôt. Non pas dans un Dehors neutre, mais dans un réseau de relations dans lequel tout locuteur est pris et avec lequel il doit invariablement faire les comptes ;

le discours n'est pas dans un langage neutre et impersonnel (car le locuteur ne le prend pas dans un dictionnaire!); il est sur des lèvres étrangères, dans des contextes étrangers, au service d'intentions étrangères.³⁴

Tout mot que le locuteur aurait en apparence, *fait sien*, reste donc inévitablement un «mot semi-étranger».³⁵ Toute parole restera irrémédiablement traversée par une brisure qui en lézarde l'unité.

³² Bakhtin, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*. Paris ; Gallimard, 1978, p. 198.

³³ Cf. Lerch, Gertraud, "Die uneigentliche direkte Rede", in *Festschrift für Karl Vossler*. Heidelberg ; Winter, 1922, pp. 107-119.

³⁴ Bakhtin, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, éd. cit., p. 115.

³⁵ *Ibid.*, p. 114.

5. Gilles Deleuze ; «tout discours est indirect»

Dans la philosophie française contemporaine, les études de Bakhtine ont notamment connu une reprise chez Gilles Deleuze qui érigea le discours indirect libre en concept opératoire, aussi bien dans *Mille Plateaux*, rédigé avec Félix Guattari, que dans les livres sur le cinéma. Reprenant et prolongeant l'argumentation de Bakhtine, Deleuze insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas, dans le discours indirect libre, de la rencontre de deux sujets énonciateurs déjà constitués, l'un comme énonciateur premier et l'autre comme énonciateur second, mais d'un véritable *agencement d'énonciation* produisant deux subjectivations inséparables entre elles dont la première constitue une personne, une «première personne» tandis que la seconde la met en scène et assiste donc à sa naissance. Au lieu d'un mélange, d'une médiation, voire d'une relève dans une tierce figure garantissant l'homogénéité d'un système unitaire, on observe, selon Deleuze, la différenciation de deux sujets corrélatifs dans un système lui-même immanquablement hétérogène.³⁶

L'idée bakhtinienne selon laquelle toute parole est déjà traversée par l'altérité se voit radicalisée dans la thèse suivante ;

C'est le langage tout entier qui est discours indirect. Loin que le discours indirect suppose un discours direct, c'est celui-ci qui s'extrait de celui-là.³⁷

Modelée toute entière sur l'idée de l'«indirectisation», cette théorie du langage est formulée à l'adresse d'une autre conception largement répandue. Le «processus dissymétrique» qui se fait jour dans le discours indirect libre (ou discours «impropre») résiste à toute appropriation, de la part du sujet rapporteur ou du sujet rapporté. Bref, aucune des deux instances ne peut affirmer sa priorité sur l'autre. Or, s'il ne peut plus être question d'une relève du discours par un niveau syntactique supérieur, il faut également faire le deuil de l'idée selon laquelle le langage repose sur le transfert métaphorique. L'idée voulant que tout mot soit un «mot pourquelque chose» suggère, selon Deleuze, qu'il y aurait quelque chose qui précède le transfert, un représentable ou un restituable, en quelque sorte. On n'aurait guère quitté le «discours de substitution» que Bakhtine déjà stigmatisait. Deleuze poursuit en précisant que

le «premier» langage, ou plutôt la première détermination qui remplit le langage, ce n'est pas le trope ou la métaphore, c'est le *discours indirect*. [...] Il y a beaucoup de passions dans une passion, et toutes sortes de voix dans une voix, toute une rumeur, glossolalie ; c'est pourquoi tout discours est indirect, et que la translation propre au langage est celle du discours indirect.³⁸

³⁶ Deleuze, Gilles, *Cinéma I. L'Image-Mouvement*. Paris ; Minuit, 1983, p. 106.

³⁷ Deleuze, Gilles / Guattari, Félix, *Mille Plateaux*. Paris ; Minuit, 1980, p. 106.

³⁸ *Ibid.*, p. 97.

Le modèle d'un tel discours est fourni par le schizophrène qui entend en lui-même des voix, qui n'est pas tant *parlant* qu'il est pour ainsi dire – et si ce mot a un sens – *parlé*.³⁹

6. Merleau-Ponty ; être parlant, c'est être parlé

Malgré l'écart indubitable qui le sépare du projet philosophique de Deleuze, sur ce point précis, portant sur la question de la subjectivité dans le discours indirect libre, Merleau-Ponty converge avec celui-ci. Les hallucinations verbales auxquelles Merleau-Ponty dédie des leçons de ses cours de pédagogie à la Sorbonne, entre la fin des années 40 et le début des années 50, l'amènent à relativiser la distribution trop fixe entre activité et passivité dans la parole. En s'appuyant sur les recherches du psychiatre Daniel Lagache,⁴⁰ Merleau-Ponty montre comment toute écoute ne suppose pas seulement une réceptivité muette, mais un accompagnement actif de la parole en train de se faire, voire l'anticipation des paroles à venir, ne fût-ce que pour en parcourir le sens. Le patient schizophrène ne serait dès lors que le cas extrême d'une anticipation de la parole d'autrui, forclosée à toute réceptivité et produisant en elle-même la voix de l'autre. Tandis que le schizophrène nie catégoriquement l'étrangeté du mot, le locuteur normal sait tirer profit de la virtualité du champ anonyme qui se tisse entre les deux paroles.⁴¹ Le langage quotidien – voilà la conséquence – n'existe qu'à la condition d'une perméabilité de la sphère du moi; inversement, cela suppose encore que le télescopage entre l'être parlant et l'être parlé ne soit plus confiné à la simple sphère de la pathologie, mais se trouve en germe déjà dans tout individu. Dans la préface à *Signes*, Merleau-Ponty en formule l'axiome ;

Ainsi les choses se *trouvent dites* et se *trouvent pensées* comme par une Parole et un Penser que nous n'avons pas, qui nous ont.⁴²

Une telle assertion ne présente pas seulement une grande proximité avec certains développements de *Mille Plateaux*; la confrontation semble également inévitable avec la célèbre thèse de Heidegger ; «Ce n'est pas l'homme qui parle, c'est le langage». Faut-il voir dans l'indirectisation à l'œuvre chez Merleau-Ponty une adhésion à la thèse de Heidegger selon laquelle l'Être et

³⁹ Pour un développement plus ample de cette problématique, cf. François, Alain, «Comment dans l'œuvre de Gilles Deleuze, le discours indirect reprend et élargit le champ de la description», in *Les Papiers du Collège International de Philosophie* 10, <http://www.ci-philo.asso.fr/pdf/Papier10.pdf> (téléchargé le 17 février 2006).

⁴⁰ Lagache, Daniel, *Les hallucinations verbales et la parole*. Paris ; Alcan, 1934.

⁴¹ Merleau-Ponty, M., *Psychologie et pédagogie de l'enfant. Cours de Sorbonne 1949-1952*. Lagrasse ; Verdier, 2001, pp. 58sqq.

⁴² Merleau-Ponty, M., *Signes*. Paris ; Gallimard, «folio», 1960, pp. 35sq.

le langage sont convertibles ? Bien que l'esquisse d'une « ontologie indirecte » porte incontestablement les traces d'une lecture intensive de Heidegger, elle s'en distingue aussi explicitement. Dans le cours de 1958-1959 au Collège de France, publié sous le titre *Possibilité de la philosophie*, Merleau-Ponty résume sa critique d'une ontologie visant à rejoindre un Être sans étants ;

Si l'on appelle philosophie la recherche de l'Être ou celle de l'*Ineinander*, la philosophie n'est-elle pas vite conduite au silence, ce silence justement que rompent de temps en temps les petits écrits de Heidegger ? Mais ne tient-il pas plutôt à ce que Heidegger a toujours cherché une expression directe du fondamental ?⁴³

L'année suivante, une partie importante du cours *La philosophie aujourd'hui* de 1959-1960 est dédiée à une discussion détaillée de l'ontologie du langage de Heidegger. Elle se clôt sur une remarque, fort lapidaire ;

Heidegger, affirme Merleau-Ponty, cherche une expression directe de l'être dont il montre par ailleurs qu'il n'est pas susceptible d'expression directe. Il faudrait tenter l'expression indirecte, i.e. faire voir l'Être à travers les *Winke* de la vie, de la science, etc.⁴⁴

Une fois de plus, c'est le dehors de la philosophie qui fournit, pour Merleau-Ponty, le lieu où se rassemblent de nouveaux potentiels. Le devenir-indirect se traduit dans les « symptômes culturels » par lesquels il introduit le cours *La philosophie aujourd'hui* ;

Après Proust, Joyce, les Américains, le mode de signification est indirect ; moi-autrui-le monde délibérément mélangés, impliqués l'un dans l'autre, exprimés l'un par l'autre, dans [un] rapport latéral.⁴⁵

En affirmant cela, c'est encore la littérature du XIX^e siècle qui est soumise à la critique, quand celle-ci rabat le dire du côté d'un réalisme de l'objectivation ou encore dans l'intériorité d'un sujet s'auto-affectant ;

Subjectif ou objectif, le roman classique veut être thétique ou thématique ; description de cadre, analyse des sentiments.⁴⁶

⁴³ Merleau-Ponty, M., *Résumés de cours. Collège de France 1952-1960*. Paris ; Gallimard, 1968, p. 156. Pour une confrontation précise avec Heidegger sur la question d'une critique de l'ontologie « directe » que nous ne pouvons mener ici, cf. Saint-Aubert, Emmanuel de, *Vers une ontologie indirecte. Sources et enjeux critiques de l'appel à l'ontologie chez Merleau-Ponty*. Paris ; Vrin, 2006, pp. 113-119.

⁴⁴ Merleau-Ponty, M., *Notes de cours au Collège de France 1958-1959 et 1960-1961*. Paris ; Gallimard, 1996, p. 148.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 49.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 49.

Le roman moderne serait au contraire hanté par un doute quant à la possibilité d'une thématization directe. Fissurée et réfractée, son écriture procèdera désormais par réverbération multiple des voix. Chez Joyce, le flux des monologues internes n'est autre qu'un fleuve charriant des bribes hétérogènes, venant parfois de loin, chez Faulkner, le langage est investi de rêveries qui ne semblent plus appartenir à personne. Se modelant sur un tel langage littéraire devenu conscient de ses propres impuissances, la philosophie aurait, selon Merleau-Ponty, à refondre sa propre parole. La description ne consiste plus alors à restituer ce que nous avons devant nous, mais bien ce que précisément nous *n'avons pas* et qui reste à regagner. Tout rêve d'un langage transparent qui «se consume pour faire apparaître les choses mêmes»⁴⁷ se donne à voir dans son impossibilité intrinsèque.

7. La littérature pour modèle ; Claude Simon et les enjeux de la description

Peu de temps avant sa disparition subite, Merleau-Ponty découvre les romans de Claude Simon et avant tout *La route des Flandres* dont l'effet sur l'auteur de la *Phénoménologie de la perception* n'est sans doute comparable qu'à la *Recherche* proustienne.⁴⁸ Le récit de la *Route des Flandres* débute à la première personne pour se déplacer, sans transition, vers une perspective à la troisième personne, et rebasculer ensuite une fois de plus vers une position subjective. Qui parle donc ? Est-ce le protagoniste, Georges ? Est-ce cette figure s'identifiant au capitaine Reixach ? Ou est-ce encore cette rumeur anonyme des soldats dont le verbiage sans but est mis en scène par Claude Simon sous forme d'un discours indirect libre ? Les locuteurs et leurs perspectives s'indistinguent ici dans une superposition d'événements langagiers que l'écriture du roman recoud dans un inévitable après-coup. Le roman-palimpseste tourne autour d'un événement singulier – la mort du capitaine – qui a manifestement déjà eu lieu et qui semble néanmoins constamment différé en direction d'un à-venir qui tarde à se produire. *Que s'est-il passé ?* – à cette question vient progressivement se substituer une autre ; *comment cela s'est-il passé ?*

Dans l'écriture simonienne, Merleau-Ponty identifie un modèle littéraire pour ce qui constitue sa propre tâche philosophique. Un langage dont le but consiste à *laisser-advenir* fera amplement usage du participe présent. De nouvelles formes grammaticales émergent – «On ne lit plus Je ou il / Il naît des personnes intermédiaires, une 1^{ère}-2^e personne.»⁴⁹ Elles rappellent le procédé de Michel Butor dans *La modification*, entièrement adressé à une seconde per-

⁴⁷ Merleau-Ponty, M., «Le discours indirect et les voix du silence», art. cit., p. 127.

⁴⁸ Simon, Claude, *La Route des Flandres*. Paris ; Minuit, 1960.

⁴⁹ Merleau-Ponty, M., «Notes sur Claude Simon», in *Parcours deux*, éd. J. Prunair. Lagrasse ; Verdier, 2000, p. 312.

sonne dans laquelle il faut sans doute moins voir l'assomption d'un destinataire réel que le témoignage d'une impossibilité de dire « je », ⁵⁰ Dans la dernière leçon du Collège de France, restée inachevée, sur la nouvelle ontologie, Claude Simon reçoit une place stratégique ;

La substitution relative ou totale des interlocuteurs [...] pour faire voir que nous ne vivons pas avec des consciences dont chacune serait un Je, inaliénable et insubstituable, mais avec des hommes doués d'un corps verbal et qui échangent ce corps verbal. Chacun peut être, suivant le moment, Je ou Tu ou Il, ou (ce qui est encore autre chose) élément d'un Nous, Vous ou Ils et cela à ses propres yeux. En tant que nous vivons dans le langage, nous ne sommes pas seulement Je, nous hantons toutes les personnes grammaticales, nous sommes à leur entrecroisement, à leur carrefour, à leur touffe. ⁵¹

À la différence du style de Proust, l'écriture simonienne ne résorbe pas les événements que le protagoniste n'a pas vécus lui-même (comme la jeunesse de Swann) dans l'omniscience d'un narrateur en empathie. Les romans de Claude Simon font entendre un langage qui n'est pas sorti indemne des expériences de la Seconde Guerre Mondiale et qui nourrit des doutes quant à la possibilité de restituer encore le monde. Les romans de Simon ne se dirigent pas pour autant vers l'hermétisme linguistique choisi par d'autres auteurs. En lieu et place d'une langue qui ne se dit plus qu'elle-même, de la *Selbstsprache* théorisée par les romantiques autour de Novalis (et auxquels Simon à l'occasion, fait référence), ⁵² *La route des Flandres* semble au contraire ne chercher rien d'autre que la possibilité de rendre compte de l'irruption du réel dans la langue. La littérature ne s'exile pas hors du descriptif, c'est la description qui prend un nouveau sens.

Loin d'être la restitution de ce qui *est*, la parole accompagne une phénoménalisation en devenir qu'elle fait, par son geste même, advenir. Dans ses *Cinq notes sur Claude Simon*, d'une extrême densité, Merleau-Ponty semble vouloir rendre compte de cette transformation du concept même de description, quand il écrit que si le travail consiste « à "convertir en mots le vécu" ; il s'agit de *faire parler ce qui est senti* ». ⁵³ Cet entrelacement paradoxal dans lequel le ce qui dit et ce qui est dit sont mutuellement imbriqués sans pour autant se confondre fait signe vers une nouvelle constellation chiasmatique qui sera l'emblème de la nouvelle ontologie ; « Elle ne peut être prise totale et active, possession intellectuelle, puisque ce qu'il y a à saisir est une dépossession. » ⁵⁴

⁵⁰ Butor, Michel, *La modification*. Paris ; Minuit, 1957.

⁵¹ Merleau-Ponty, M., *Notes de cours*, éd. cit., p. 215.

⁵² Il y aurait ici à tracer un parallèle avec les analyses heideggeriennes sur Stefan George et sur le « Wort » qui ne dit plus que le « Wort ».

⁵³ Merleau-Ponty, M., *Parcours deux, 1951-1961*, éd. J. Prunair. Lagrasse ; Verdier, 2000, p.313.

⁵⁴ Merleau-Ponty, M., *L'Œil et l'esprit*. Paris ; Gallimard, 1964, p. 33.

8. De la linguistique à l'éthique ; horizons du devenir-indirect

La philosophie indirecte de Merleau-Ponty serait dès lors l'esquisse d'une philosophie du *malgré tout*. Par-delà la fêlure d'un langage triomphant et les tentations d'une coïncidence silencieuse avec les choses, il reste la tâche d'une description consistant non pas tant en une mise en paroles du visible qu'en une «visibilisation», en un «faire voir», selon la formule qui n'est ici pas de Paul Klee, mais de Joseph Conrad.⁵⁵ Si la philosophie peut parler malgré tout, c'est parce que l'on ne parle pas de ce que l'on sait, pour l'exposer publiquement, mais aussi de ce que l'on ne sait pas, pour en faire l'expérience et parce que la langue naissante «exprime, du moins latéralement, une ontogenèse à laquelle elle participe elle-même».⁵⁶

Né au sein d'une élucidation de structures linguistiques, l'enjeu de l'indirect en excède alors inévitablement le cadre pour prendre une dimension somatico-existentielle. Pour adresser cette présence étrangère qui, toujours, se loge déjà dans le propre et qui s'y enkyste, tout en étant indispensable à sa survie, Merleau-Ponty choisit la métaphore de la «greffe».⁵⁷ Témoignage d'un élément venant inexorablement d'un dehors, précédant le propre et toute propriété, ce greffon qui se loge au cœur du soi et qui en rythme l'existence n'est saisissable qu'es ses effets. Rendre compte de cette auto-hétéro-origine exige de suivre le mouvement de ce devenir-indirect oblique, d'expérimenter une thématization qui s'extrait de la logique du Même (qu'il s'agisse du *soi-même* ou des «choses mêmes») et de sa violence fixatrice. Si toute visée directe pétrifie, comme le laisse entendre le mythe la Gorgone, la philosophie devra procéder de biais. Le mythe l'illustre encore par le présent offert par Athéna à Persée ; pour approcher la Méduse, Persée se servira du bouclier de la déesse de l'intelligence dans l'étain duquel le regard minéralisant de la Gorgone n'est plus qu'un reflet, permettant ainsi de s'y exposer.

Dans la dénonciation de la violence du direct et l'exploration d'approches par le détour, on peut déceler, chez le dernier Merleau-Ponty un effort analogue à celui de Lévinas de «suivre le retournement de la thématization»,⁵⁸ un retournement qui n'est autre qu'un «retournement de la thématization en éthique».⁵⁹ S'il s'agit d'éviter le mouvement circulaire de la description déjà mis en relief par Husserl et qui revient à ne savoir accueillir de l'autre que ce qui lui avait préalablement été alloué, bref ; d'éviter que le Pareil ne revienne au Même,

⁵⁵ Cf. la préface de *Nigger of Narcissus*, citée par Claude Simon (cité d'après Merleau-Ponty, M., *Notes de cours*, éd. cit., p. 216).

⁵⁶ Merleau-Ponty, M., *Le Visible et l'Invisible*, éd. cit., p. 139.

⁵⁷ Merleau-Ponty, M., *Notes de cours*, éd. cit., p. 219.

⁵⁸ Lévinas, Emmanuel, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*. La Haye ; Nijhoff, 1974, p. 192.

⁵⁹ Lévinas, Emmanuel, «Langage et proximité», in *En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger*, 3^e éd. Corrigée. Paris ; Vrin, 2001, p. 327.

alors un déplacement latéral est de mise. Repartir non pas d'une méditation cartésienne, mais de l'expérience d'autrui, tel que Merleau-Ponty le propose dans *La perception d'autrui et le dialogue*, implique repartir d'un autre qui invariablement me «dédoublé» et me «décentre». ⁶⁰ Car autrui n'est pas ma réplique spéculaire, il ne provient pas de moi, pas plus que l'apparaître de l'objet sensible n'est l'objet de ma spontanéité active. D'emblée, il excède toute tentative d'objectivation, ce que Merleau-Ponty résume dans la formule ; «Autrui ne se présente jamais de face.» ⁶¹

Autrui, à mes yeux, est donc toujours en marge de ce que je vois ou entends, il est de mon côté, il est à mon côté ou derrière moi, il n'est pas en ce lieu que mon regard écrase et vide de tout intérieur. ⁶²

Une pensée qui ne fait pas de l'autre un simple corrélat noématique, se tenant face à une conscience, doit donc inévitablement se faire indirecte. En face, dans le cercle focalisant de notre regard, il n'y a de place que pour des objets déjà constitués, tandis qu'il reste à comprendre comment quelque chose *entre* dans notre champ et que cette entrée est toujours fatalement latérale.

Si tout apparaître d'une figure objective suppose un fond indistinct dont elle se détache et dont, en ultime instance, elle provient, cela expliquerait pourquoi le champ de la vision est lui-même structuré selon une dialectique entre un centre fovéal objectivant et une vision périphérique qui, bien que moins capable de reconnaître les objets, sera plus apte à saisir le mouvement de ce qui pénètre dans le champ visuel. Qu'il s'agit là non pas d'une contingence physiologique, mais bien d'une nécessité *structurale* se voit confirmé par le fait qu'en cas de lésion des zones du cerveau responsables de la vision marginale, une réorganisation neuronale s'opère, affectant désormais une partie de la zone fovéale de la rétine à la vision marginale du mouvement. Toute fonction individualisante semble exiger, comme sa contrepartie structurale, une désindividualisation de la périphérie; toute explication objectivante une implication du fond. S'il est vrai que l'on ne peut voir une chose qu'à condition de ne pas voir *toutes* les autres, que toute vision revient donc, comme le disait George Spencer Brown, à une «cécité sélective» (*selective blindness*), une telle cécité n'implique pas pour autant l'absence de la vision. Autant voir une chose suppose ne pas en voir une autre, autant cet «invu» ne relève pas de l'aveuglement pur et simple, mais d'une autre modalité de la vision ; ne pas voir *quelque chose* n'est pas *ne pas voir* du tout, mais ne plus voir sur le mode de la chose. Tandis que la zone fovéale est le maître-lieu de l'objet, *immanent* à une conscience, la zone marginale est l'espace de l'à-venir, de ce qui n'est toujours qu'*imminent* pour une conscience. Tandis que l'immanence d'un contenu pour une conscience renvoie au fait que tout apparaître est toujours un *apparaître-à*, l'imminence

⁶⁰ Merleau-Ponty, M., *La prose du monde*, éd. cit., p. 188.

⁶¹ *Ibid.*, p. 185.

⁶² *Ibid.*, p. 186

préthématique rappelle que tout apparaître n'est avant tout toujours qu'un *à-paraitre*. De sorte que si la phénoménologie veut prétendre à son propre nom et que son sens est celui du «sens d'une genèse»,⁶³ elle doit déplacer son regard vers les zones où se prépare cette genèse du phénomène.

Certes, il ne s'agit pas purement et simplement de viser la périphérie, qui se transformerait alors invariablement en un nouveau centre fovéal, mais plutôt d'accepter que toute thématization comporte des points aveugles, eux-mêmes mouvants, où – comme sur le *punctum caecum* de la rétine – la vision *se fait*. En lieu et place d'une philosophie de la *visée*, d'une philosophie qui ambitionnerait, comme Descartes dans les *Principes philosophiques*, à restituer une vision droite (*perceptio recta*), viendrait à une pensée qui accepte que toute intuition procède d'un «investissement latéral»,⁶⁴ que toute émergence de l'inédit ne peut avoir lieu que là où il est inanticipable. Bref, concéder à la pensée ses points aveugles, prélabes nécessaires à son avènement.

Or, de tels points aveugles ne peuvent être adressés qu'indirectement et de biais, sous peine de les manquer. Laissant de la marge à ce qui n'a pas de place dans la concentration fovéale, une telle éthique de l'indirect fait sienne la conviction merleau-pontienne que les idées «poussent toujours de biais, latéralement (même en philosophie)». ⁶⁵ Avant toute explicitation thématization et toute mise au jour active, une éthique de la description indirecte serait un «laisser-apparaître» au sens plein du mot, si bien qu'elle ne ferait qu'accompagner – et permettre, dans sa retenue – une phénoménalisation se faisant depuis les franges de la vision, dans les interstices entre les êtres.

ABSTRACT

Philosophical speech is required to reach the core of the things themselves, often at the risk of subsuming the individual thing under the law of a general concept and ruining its singularity. Is another approach available to philosophy at all? The question of the violence of the discourse has been raised by many thinkers in the 20th century. Just as Wittgenstein, Husserl demanded for a replacement of deduction by description which would let the things appear in their own light. Merleau-Ponty has rephrased the task of a maieutic phenomenology in terms of “letting see through words” (*faire voir par les mots*), whereas the direct, exhaustive thematization is given up for an indirect speech, letting the world speak in its own “prose”. While the “indirect ontology” in Merleau-Ponty’s last works has received wide attention these last years, little case has been made of the linguistic implications of the figure of its philosophical operator, the “indirect speech”. What is the status of the “logos” in Merleau-Ponty’s pheno-

⁶³ Merleau-Ponty, M., *Signes*, éd. cit., p. 133.

⁶⁴ Merleau-Ponty, M., *Le Visible et l'Invisible*, éd. cit., p. 270.

⁶⁵ Merleau-Ponty, M., *Notes de cours*, éd. cit., p. 219.

meno-”logy”? By relating Merleau-Ponty’s reflections on the language of philosophy (rather than on philosophy of language) to the linguistic discussion on free indirect speech (Tobler, Kalepky, Bakhtin) as well as to its use in literature, from Dostoyevsky to Claude Simon, a new perspective opens up of an “indirect ethics”, which implies that whoever speaks in the name of the Other is already spoken *by him* or *by her*.